



156



D E N T

IV

BX1756
.M33
S47
V.1
C.1

José Angel Benavides.



1080044958

252

E#H6#90



SERMONS

DU RÉVÉREND PÈRE

DE MAC CARTHY,

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

SERMONS

DU RÉVÉREND PÈRE

DE MAC CARTHY,

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

TOME PREMIER.



*Biblioteca Alfonso
Biblioteca Universitaria*

GENEVE.

A. DE CHATEAUVIEUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
Place du Molard.

55291

1835

DEL ESTABLE DE NUEVO LEON
BIBLIOTECA PUBLICA
38092

Bx 1756
M 33
547



FONDO BIBLIOTECA PUBLICA
DEL ESTADO DE NUEVO LEON

A MONSEIGNEUR

J. P. Gaston de Pins,

ARCHEVÊQUE D'AMASIE,

ADMINISTRATEUR APOSTOLIQUE DU DIOCÈSE DE LYON, ETC.

Monseigneur,

Les Discours que nous publions aujourd'hui ne pouvaient, ce semble, paraître sous d'autres auspices que ceux de votre Grandeur. Le Père de Mac Carthy était membre d'une famille qui depuis long-temps s'honore de votre amitié; il appartenait à une société religieuse qui trouve tous les jours dans votre bienveillance l'encouragement de ses travaux et la consolation de ses épreuves; il a été dans ce siècle l'un des plus éloquens prédicateurs de cette religion qui, après vous avoir compté parmi ses plus fervens Missionnaires, vous place encore au rang de ses plus vertueux Pontifes. Enfin, Monseigneur, son nom seul vous rappelle l'ami qui, pendant de longues années, occupa une si grande place dans vos

TOME I.

affections, l'orateur dont votre suffrage animait le talent, l'apôtre que vous daignâtes placer vous-même dans l'illustre église confiée à vos soins, pour évangéliser à la fois et le troupeau et les pasteurs. Tels sont, Monseigneur, les titres qui réclamaient votre nom en tête de ces Discours; et en déposant cet hommage aux pieds de votre Grandeur, nous ne faisons qu'interpréter le vœu le plus cher de cet orateur chrétien. Puisse, sous vos auspices, puisse cette parole, naguère si puissante dans sa bouche, ne rien perdre de sa force et de son efficacité! Puisse-t-elle, toujours féconde en fruits de salut, continuer, même après sa mort, son apostolat au milieu des peuples, pour le triomphe de la foi, pour l'édification de l'Eglise, pour le bien des âmes, constant objet de toutes vos sollicitudes!

J'ai l'honneur d'être, avec une vénération profonde,

De votre Grandeur,

MONSEIGNEUR,

Le très-humble et très-obéissant serviteur,

D. **



NOTICE HISTORIQUE

SUR

LE P. DE MAC CARTHY.

Le Père de Mac Carthy fut un des hommes marquans de notre époque. Pendant plus de quinze ans son nom a retenti dans la France entière, et le suffrage public l'a constamment placé au premier rang des orateurs contemporains. Toutefois, étrangère au mouvement de la société, et aux événemens qui ont agité notre siècle, sa vie présentera peu d'intérêt à la curiosité profane. Une moitié de cette vie s'est écoulée dans le silence de l'étude, l'autre appartient aux observances religieuses; en un mot, il n'y a rien d'éclatant dans la carrière de cet orateur célèbre, excepté les talens, les succès de la parole, et les services rendus à l'Eglise. Mais cette vie, toute simple, tout uniforme qu'elle a été, ne sera pas sans intérêt pour le lecteur chrétien. La piété y trouvera de quoi s'instruire et s'édifier; et à ses yeux, les vertus du Père de Mac Carthy seront une prédication non moins éloquente que ses discours.

Nicolas Tuite de Mac Carthy naquit à Dublin, le 19 mai 1769. Le comte Justin, son père, unique héritier des biens et du nom de la famille des Mac Carthy (1), l'une des plus

(1) Les généalogies de la maison de Mac Carthy, composées d'après les traditions nationales, la font remonter aux premiers souverains de l'Irlande. Une grande partie de la contrée doit à la piété et à la munificence de cette illustre maison, la propagation et la stabilité de la foi catholique, que saint Patrice apporta dans l'île vers le 5^e siècle (432-435). Plusieurs princes de la famille des Mac Carthy régnèrent en souverains sur diverses provinces: on trouve, vers la fin du x^e siècle, Cormac-Muihamnagh Mac Carthy, roi de Desmond; et vers le milieu du xi^e siècle, Teige Mac Carthy, son

nobles et des plus anciennes de l'Irlande, était venu chercher, sur le continent, la liberté de conscience et le tranquille exercice de la religion catholique, que le despotisme de la loi refusait à sa patrie. Avant de quitter l'Angleterre, il avait épousé, en 1765, M^{lle} Tuite, dont le père, pour prix de ses services, avait reçu des rois de Danemark d'immenses propriétés dans l'île de Sainte-Croix, l'une des Antilles. Nicolas de Mac Carthy fut le second fils du comte. Né à Dublin, où de graves intérêts retenaient ses parens, ce ne fut qu'à l'âge de quatre ans qu'il les suivit à Toulouse, lorsque le comte son père vint y fixer son séjour. Ses premières années s'écoulèrent dans la maison paternelle, et sous les yeux d'une mère en qui toutes les qualités de l'esprit et du cœur s'alliaient à une haute piété. Ce fut à cette école domestique que le Père de Mac Carthy puisa les principes de la foi et de la vertu, noble héritage de famille qui n'a point dégénéré entre ses mains. Lorsqu'il eut atteint sa septième année, il fut envoyé à Paris, avec son frère aîné, sous la conduite d'un gouverneur, pour y commencer ses études dans le célèbre collège du Plessis. Nous n'avons que très-peu de détails sur les premières études du Père de Mac Carthy. Il remporta le prix d'honneur en rhétorique, où il avait eu pour maître le savant professeur Binet, connu par ses traductions de Virgile et d'Horace, et il paraît que déjà ses

frère; puis son fils Dermot-Mor Mac Carthy, associés à Turlogh O'Brien, roi de Cork et de Desmond. Les divisions des princes qui se partageaient la souveraineté de l'Irlande, servirent utilement l'ambition des Anglais, qui subjuguèrent successivement les provinces irlandaises. En 1172, Dermot Mac Carthy, après plusieurs défaites, prèta serment de fidélité à Henri II, roi d'Angleterre. Quelques-uns de ses descendans tentèrent en vain de recouvrer leur souveraineté par les armes; la puissance britannique prévalut sur tous leurs efforts. Sous la domination anglaise, les Mac Carthy Reagh ne conservèrent plus que le titre de princes, affecté au vaste territoire de Carbery, qu'ils possédèrent en fief indépendant jusqu'à la douzième année de Henri VII; mais leurs richesses, les dignités qu'ils obtinrent du souverain, leurs alliances avec les plus puissantes familles des trois royaumes, rappelèrent long-temps le souvenir de leur grandeur originaire. Plus tard, la cause des Stuart eut en eux des sujets fidèles et des défenseurs dévoués. Toutes les branches de la famille des Mac Carthy se trouvèrent éteintes dans le siècle dernier, à l'exception de celle des Mac Carthy Reagh, dont le chef était le comte Justin de Mac Carthy, père de l'orateur célèbre dont nous publions les discours, et qui vint se fixer à Toulouse quelques années avant la révolution de 1789.

succès de collège annonçaient en lui le talent de la parole. On a su de lui-même qu'il avait un goût prononcé pour la poésie latine: les fragmens de ses vers qu'il récitait quelquefois à des amis, dans l'épanchement des entretiens familiers, prouvent qu'il n'était pas plus étranger aux inspirations de la poésie qu'à celles de l'éloquence.

La rhétorique achevée, il suivit avec un égal succès le cours de philosophie et celui d'hébreu au collège de France. Ses progrès dans les langues anciennes furent rapides; le grec et l'hébreu lui devinrent bientôt familiers, et, jusque dans ses dernières années, on le voyait avec surprise lire l'Écriture-Sainte et les Pères grecs, dans l'original, sans être arrêté par les obscurités du texte; en expliquer, à la première lecture, les passages les plus embarrassans, et en résoudre, en peu d'instans, les plus épineuses difficultés.

Dès ses premières années, le Père de Mac Carthy avait consacré à Dieu ces talens qui devaient un jour faire tant d'honneur à l'Eglise. Résolu d'embrasser l'état ecclésiastique, il avait, à l'âge de quatorze ans, reçu la tonsure au séminaire de Saint-Magloire, et dès lors il portait le nom d'abbé de Lévignac; c'était le nom d'une terre que le comte son père avait achetée aux environs de Bordeaux, quelques années avant la révolution. Les brillantes espérances que le pieux jeune homme donnait au sanctuaire, fixèrent les regards de M. Dillon, son parent, archevêque de Narbonne et président de l'assemblée du clergé de France. Le prélat se fit une sorte de gloire de le présenter au corps épiscopal; il voulut même lui obtenir un bénéfice honorable. Mais il ne put vaincre ses résistances. L'abbé de Lévignac n'était pas encore dans les saints ordres, et il en eût trop coûté à sa délicatesse d'accepter les biens de l'Eglise avant que de lui appartenir par des liens plus étroits et des engagements irrévocables.

Le Père de Mac Carthy suivait le cours de théologie en Sorbonne, lorsque, à sa vingtième année, la révolution de 1789 le contraignit d'interrompre cette nouvelle carrière où il ne faisait que d'entrer, et de quitter la capitale pour se retirer à Toulouse, au sein de sa famille. Tout le temps que durèrent nos troubles politiques, il se renferma dans l'obscurité de la vie privée, heureux d'échapper aux proscriptions par le privilège de son origine étrangère. Mais toujours décidé à se consacrer à Dieu, en attendant que des temps

moins orageux lui permirent l'entrée du sanctuaire, il se préparait dans l'ombre à la science et à la sainteté du sacerdoce, par des études profondes et la pratique journalière de la piété. Ainsi, ces agitations de notre patrie, où tant de vocations trouvèrent leur écueil, bien loin d'être fatales à celle du Père de Mac Carthy, ne servirent qu'à lui ménager, avec de longs et de laborieux loisirs, le moyen de rendre un jour son ministère plus utile, par de solides et vastes connaissances, et par des vertus long-temps mûries dans le silence de la retraite. La magnifique bibliothèque, recueillie par les soins du comte son père, et que l'un de nos plus savans bibliographes, M. de Bure, appelle un cabinet digne d'un souverain, lui offrait toutes les ressources de l'érudition, et mettait entre ses mains tous les trésors de l'antiquité. C'est là que, par des lectures approfondies, des réflexions fortes, de longues et patientes études, il se formait lentement à cette solide éloquence qui a fait revivre, dans notre siècle, les Massillon et les Bourdaloue.

Le plan de ses travaux était immense : il embrassait le cercle presque entier des sciences sacrées et profanes. Dans les hautes vues de sa foi, toutes ses études se rapportaient à une pensée religieuse. Il n'y cherchait pas seulement d'utiles distractions ou l'ornement de l'esprit, mais avant tout, des armes pour défendre le christianisme. La littérature grecque l'occupa long-temps dans ce dessein, et ses connaissances en ce genre étaient prodigieuses. « Pour donner une idée de son savoir, dit l'auteur d'une Notice biographique, insérée dans l'*Album catholique* (1), je me bornerai à dire qu'il lisait, par préférence, les premières éditions, les Aldes et les Manuces, afin de remarquer, disait-il, les passages qui avaient besoin de correction; et plus d'une fois il avait observé, disait-il encore, que ses conjectures étaient précisément les mêmes qu'ont proposées les hellénistes modernes dans leurs belles éditions... Platon, les Pères grecs, et surtout saint Chrysostôme, avaient fait ses délices. Je voudrais avoir moi-même conservé plusieurs remarques importantes, qu'il eut occasion de me communiquer pendant qu'il étudiait Platon; j'y trouverais de quoi relever plus d'un passage dont M. Cousin n'a pas été toujours le

(1) Alb. Cath., xlii^e livraison.

fidèle interprète. » La notice que nous venons de citer retrace, avec un grand intérêt, les occupations littéraires qui remplirent les loisirs du Père de Mac Carthy au milieu du monde : l'auteur a vécu long-temps dans son intimité; long-temps il fut associé à ses études, et les détails qu'il révèle au public, et que nous transcrivons ici, sont à la fois et le témoignage de ce qu'il a vu, et un hommage de l'amitié.

« M. l'abbé de Mac Carthy donnait à l'étude tous les instans de la journée qu'il ne devait pas à sa famille, dont il était le conseil par ses lumières, ou à la société dont il faisait le charme par son esprit et toutes les qualités non moins précieuses de son cœur. La littérature, la théologie, les langues savantes, les sciences proprement dites occupaient tous ses loisirs. Après avoir ainsi consacré une grande partie du jour à un travail si pénible, il passait ordinairement les soirées à se promener seul, pour s'exercer en silence à cet art de l'improvisation, pour lequel la nature lui avait donné un talent si prodigieux, qu'après avoir entendu les beaux discours qu'il a souvent improvisés en chaire, les gens instruits ne pouvaient croire, quelque assurance qu'on leur en donnât, qu'ils n'eussent pas été écrits et travaillés à loisir avec le plus grand soin.

« Rien ne m'a jamais inspiré une plus grande admiration pour cet homme extraordinaire, que de l'entendre chez lui et au milieu d'une petite société d'amis, traiter des questions savantes, ou critiquer des ouvrages dont il s'était chargé de leur rendre compte. Je ne crains pas de le dire, et la haute opinion que j'avais de ses talens ne m'aveugle pas : les plus belles pages de La Harpe, les plus excellentes dissertations de Dussault ne l'emportent pas sur les analyses improvisées de M. l'abbé de Mac Carthy. Il prenait un ouvrage d'une certaine étendue sur un sujet scientifique, religion morale, littérature; il en exposait d'abord le plan et tout l'ensemble; il entrait ensuite dans un examen critique pour en bien montrer les beautés ou les défauts, en partant d'un principe solidement établi, auquel il ramenait toute la discussion. Ce qu'il blâmait était présenté avec une telle force de raison, une éloquence si persuasive, et, s'il le fallait, avec une ironie si puissante, que nous avions peine à concevoir comment l'auteur critiqué avait pu se méprendre à ce point. Ce qu'il louait, ce qu'il approuvait, avait dans sa bouche un

mérite, un intérêt, une beauté, dont nous ne nous étions pas aperçus en lisant l'ouvrage; il le faisait briller de tout son éclat. Les questions les plus abstraites de la métaphysique semblaient perdre leur sécheresse, leur subtilité, cette pointe fine qui échappe aux esprits les plus appliqués, tant il les rendait évidentes et faciles à saisir; en sorte qu'on ne savait ce qu'on devait admirer le plus dans ses brillantes dissertations, ou de la perspicacité de son esprit, ou de la force de son jugement, ou de la richesse et de la variété de son expression, ou plutôt toutes ces choses réunies mettaient ses auditeurs comme hors d'eux-mêmes, muets, immobiles et confondus par ce prodigieux talent d'improvisation. »

A ces brillantes qualités de l'esprit, le Père de Mac Carthy joignait un mérite plus grand encore aux yeux de la foi, celui d'une éminente piété. Durant le long intervalle qui sépara ses premières études théologiques et son ordination, il fut constamment un modèle de toutes les vertus ecclésiastiques, et il ne lui manqua du prêtre parfait, que le caractère sacré. Nous avons trouvé dans ses papiers les règles de conduite qu'il se traçait à lui-même, lorsque aucun engagement ne le liait encore aux saints ordres, et ses résolutions, dictées par une piété également solide et généreuse, sont un témoignage incontestable de sa ferveur. Dans ces écrits secrets, où il aimait à déposer ses pensées sous l'œil de Dieu seul, il règle avec une sainte prudence l'ordre et le détail de ses actions; il assigne un temps considérable à la méditation et à la prière; il consacre au moins quatre ou cinq heures chaque jour à l'étude de l'Écriture-Sainte et de la théologie; il se fait une loi de s'approcher plusieurs fois la semaine de la sainte communion; et non content de cette règle qui ne laisse aucune de ses journées à la dissipation ou à l'oisiveté, on a su qu'il y ajoutait encore des austérités volontaires, dont toutes les précautions de son humilité n'ont pu dérober entièrement le secret.

Mais la piété n'est qu'une illusion, lorsque, s'arrêtant à l'extérieur, elle ne va point jusqu'au renoncement de soi-même et jusqu'à la réforme de l'homme tout entier. Aussi la grande étude du Père de Mac Carthy, au milieu du monde, était de se combattre et de se vaincre. Les résolutions qu'il confiait au papier, dans ses fréquentes retraites, et qui

ont été trouvées après sa mort, attestent sa fidélité à veiller sur son cœur et à en mortifier les penchans. On y voit qu'il était continuellement en garde contre les surprises de l'amour-propre, et qu'il travaillait avec une constance infatigable à réprimer la vivacité naturelle et les saillies piquantes de son esprit. Ses efforts, soutenus de la grâce, ont été si heureux, qu'il est devenu un modèle de l'humilité et de la charité chrétienne.

Cependant, sous le joug de ces pratiques sévères, sa vertu ne laissait pas d'être pleine de douceur et d'amabilité; en même temps qu'il édifiait par la régularité de sa vie, il gagnait tous les cœurs par le charme de sa bonté et de sa condescendance. Ceux mêmes que les préjugés éloignaient le plus de la religion, ne résistaient pas à l'attrait de son commerce. C'est ainsi que le célèbre médecin Barthès, dont l'incrédulité désespérait le zèle des ecclésiastiques les plus recommandables par leurs vertus et leurs lumières, se plaisait à ses entretiens, et écoutait de sa bouche les paroles de la foi, qui, sur les lèvres de tout autre, eussent provoqué son mépris ou même sa fureur. Pendant la longue maladie qui amena sa mort, le Père de Mac Carthy le visitait souvent. « J'ai vu le médecin Barthès, écrivait-il de Paris le 16 juin 1806, et il m'a inspiré une compassion profonde. Il était étendu sur une chaise longue. Sa pâleur et sa maigreur sont effrayantes. Il a pleuré en me voyant. Il m'a parlé de ses chagrins, de ses souffrances, de ses craintes, de son accablement, de son désespoir, de manière à émuoir l'être le plus insensible. Les médecins viennent de découvrir qu'il a la pierre. Ils lui ont annoncé depuis deux ou trois jours cette nouvelle, qui a été pour lui un coup de foudre. Il se plaint de l'injustice du sort; il se dit condamné à mourir par le plus affreux supplice; il demande s'il a mérité ce supplice pour avoir consacré sa vie entière au service de l'humanité. Le moindre mot le fait entrer en fureur. Il est mécontent du Ciel et mécontent des hommes dont il se dit abandonné. Oh! que les dernières années de l'impie sont affreuses...! Il a reçu ma visite avec une émotion et un attendrissement qui me font un devoir de ne pas l'abandonner dans l'isolement où il est réduit. » Il ne l'abandonna point, en effet; il ne cessa jusqu'à la fin de le consoler, et n'omit rien pour le ramener à la religion. Espérons que ses efforts

n'auront pas été stériles, et que l'obstination de l'incrédule mourant aura cédé à l'empire du zèle et de l'amitié.

Cette bonté de cœur, qui attirait à lui tous ceux qui l'approchaient, ne pouvait manquer de le rendre sensible aux souffrances du prochain. On peut dire qu'il a porté la charité jusqu'à l'héroïsme. Il prodiguait les soins les plus touchans aux domestiques de la maison dans leurs maladies; il aimait à les visiter, à les entretenir, à les consoler, à les servir. On l'a vu assister l'un d'eux, atteint d'un horrible cancer qui lui dévorait le visage, et ne l'abandonner que lorsqu'il eut rendu le dernier soupir. On a dit souvent, et les feuilles publiques l'ont répété, qu'il n'avait eu que très-tard la pensée de se consacrer à Dieu dans le sacerdoce. C'est une erreur : dès son enfance, l'attrait de la grâce l'avait appelé à l'état ecclésiastique; mais une infirmité, qu'il contracta au service des pauvres, fut long-temps un obstacle à sa vocation. Pendant un hiver rigoureux, il porta lui-même une charge pesante de bois à une pauvre femme, abandonnée dans un grenier, et qu'il secourait de ses aumônes. Les efforts qu'il fit pour soutenir ce fardeau peu proportionné à ses forces, déterminèrent une faiblesse de reins dont il souffrit jusqu'à sa mort. Les remèdes le soulagèrent quelques instans sans lui procurer une guérison entière. De là, dans les premières années qui suivirent cet accident, une impossibilité absolue, et, dans la suite encore une extrême difficulté de se tenir debout ou à genoux. Cette infirmité a été l'une de ses plus pénibles épreuves, parce qu'elle le contraignit, pendant un temps, de renoncer à l'espérance du sacerdoce; et si plus tard il recouvra assez de forces pour rester debout, à l'autel, durant la célébration de la sainte Messe, ce fut à ses yeux une faveur spéciale du Ciel, et qui lui parut tenir du prodige. Sa consolation, tant que ses souffrances le retiennent dans le siècle, était d'exercer les œuvres du prêtre, en attendant que la Providence lui permit d'en recevoir le caractère. L'intérieur de la maison paternelle était devenu pour lui le théâtre d'un véritable apostolat. Présider à l'éducation de ses jeunes frères, les initier aux principes de la foi, former leurs cœurs aux vertus chrétiennes, en même temps qu'il leur apprenait les élémens de la science, les préparer à la première communion par la prière et la retraite, développer toutes les semaines, dans une

instruction familière quelques passages des saintes Ecritures ou quelqu'une des grandes vérités de la religion, en présence de sa famille, d'un petit nombre d'amis choisis et des serviteurs de la maison réunis pour l'entendre; tels furent les premiers essais de son zèle, et comme les heureux préludes de la mission qu'il devait bientôt remplir avec tant d'éclat et tant de fruit parmi les peuples.

Ainsi s'écoulèrent plus de vingt années de sa vie entre les travaux de l'étude et les exercices de la piété, depuis les premiers troubles politiques, d'où sortirent tour-à-tour la république, le directoire, le consulat et l'empire, jusqu'aux grands événemens qui amenèrent la chute de Buonaparte. Ce fut vers la fin de 1813, qu'après bien des perplexités et bien des craintes, après de longues réflexions et de ferventes prières, il se résolut à entrer au séminaire pour y recevoir les saints ordres. Son état habituel de faiblesse, qui semblait lui devoir interdire les principales fonctions du sacerdoce, avait toujours suspendu l'exécution de son dessein. Il craignait de rencontrer une illusion dans l'attrait qui l'appelait au ministère des autels, et de tenter la Providence en s'engageant dans un état dont il lui serait impossible d'accomplir les obligations.

Mais un événement qui lui coûta bien des larmes, en achevant de le détacher du monde, donna une nouvelle force aux mouvemens intérieurs de la grâce qui le pressaient de se consacrer à Dieu. Depuis plusieurs mois le comte Robert, son frère, venait de s'unir à la noble maison de Bressac, par une alliance qui semblait promettre le plus brillant avenir. Le Père de Mac Carthy était heureux du bonheur d'un frère, l'objet de sa plus tendre affection, lorsqu'une maladie violente enleva soudainement sa belle-sœur, peu de jours après ses premières couches. Cet accident imprévu jeta la consternation dans toute la famille : le Père de Mac Carthy en fut accablé, et dès ce moment le monde, qui n'avait jamais eu de charmes pour lui, lui devint insupportable. N'osant toutefois se décider par ses seules lumières et par sa propre volonté, il s'ouvrit des dispositions de son cœur à un ecclésiastique également vertueux et éclairé. Celui-ci l'exhorta vivement à tenter une démarche qu'il croyait inspirée par le Ciel, et à abandonner le succès à celui qui est le maître de la maladie et de la santé, et qui ne refuse ja-

mais les forces à ceux qu'il appelle. Le Père de Mac Carthy se rendit à ces conseils si conformes à ses pieuses inclinations. Dès lors il ne songea plus qu'à choisir la retraite où il irait se préparer au sacerdoce. Le séminaire de Chambéry fixa son choix. Des rapports d'intime amitié l'unissaient depuis long-temps aux directeurs de cette sainte maison, en qui il était accoutumé de voir, avec les modèles de toutes les vertus ecclésiastiques, ses guides les plus éclairés et ses confidens les plus chers.

Il entra au séminaire le 1^{er} octobre 1813. Il y apporta la science et les vertus que les autres viennent chercher dans la solitude, et dès les premiers jours il offrit à l'édification de la communauté les exemples d'une piété solide et vraiment sacerdotale. Après les épreuves ordinaires auxquelles l'Eglise a coutume de mettre la vocation de ses ministres, il fut ordonné prêtre le 19 juin 1814. Il célébra sa première messe le 2 juillet, dans la chapelle des dames de la Visitation. On a imprimé à la suite de ses sermons le discours qu'il prononça dans cette circonstance; et, à la touchante onction de ses paroles, il est facile de juger des sentimens de foi et d'amour qui pénétraient le cœur du nouveau prêtre. Il s'était préparé à cette grande action par la retraite. C'est là, qu'avant de rentrer dans le monde pour y exercer le ministère sacré, il se traça d'avance, en présence de Dieu, un plan de vie que nous avons en ce moment sous les yeux. Nous croyons devoir, et à l'édification du lecteur, et surtout à l'instruction des ministres du sanctuaire, de transcrire ici ces saintes résolutions dans toute leur simplicité.

Tempérance. — Il se fixe des règles sévères de sobriété; s'impose une mortification rigoureuse dans ses repas et dans le sommeil, etc., etc.

Récréations. — « Elles seront courtes. Il suffit en général, pour le délassement d'un prêtre, de se promener un livre à la main, en récitant quelque prière ou s'entretenant avec quelqu'un qui ait besoin de conseils, ou qui soit en état d'en donner. Les conversations inutiles et la perte du temps sont des crimes pour un ministre de Dieu. Il faut que je tâche de faire goûter mes raisons à ceux qui me verront mener une vie si sérieuse et si appliquée; mais si je ne puis y réussir, il faudra savoir me passer de leur approbation; et me

contenter du témoignage de ma conscience; car, après tout, je me dois désormais tout entier à Dieu, et je ne me dois qu'à lui. »

Conversations. — « Il n'y a rien que je doive éviter avec plus de soin que les disputes, les vaines prétentions et tout étalage d'esprit, de savoir ou de pénétration. Il n'est nullement nécessaire que je paraisse habile, surtout dans les affaires ou les sciences humaines; mais il est absolument nécessaire que je sois humble, modeste, simple et d'un caractère toujours égal : *Modestia vestra nota sit omnibus hominibus* (1). Un ecclésiastique ne doit être éloquent que dans la chaire, habile qu'au confessionnal, savant que dans les discussions théologiques; dans les sociétés, il ne doit songer qu'à édifier le monde par sa régularité, et à l'attirer à Jésus-Christ par sa douceur. Nous sommes pécheurs d'hommes : voilà notre profession. Nous travaillons pour Dieu : nous n'avons en vue que le salut des âmes. Notre propre gloire et notre intérêt ne nous sont rien. Ou nous y avons renoncé, ou nous ne sommes prêtres que de nom. La recherche du bel esprit, les airs importans, et surtout le ton de raillerie, éloignent absolument d'un prêtre la confiance de ceux qui auraient besoin de lui ouvrir leur cœur pour chercher le remède à leurs maux secrets. »

Composition extérieure. — « Grande simplicité dans l'habillement, les manières, la démarche, le ton et le langage; bonté, douceur, franchise avec tout le monde; affabilité avec les petits et les pauvres; jamais la moindre apparence de dédain pour qui que ce soit. »

Devoirs de société. — « Ne remplir que ceux qui sont véritablement indispensables, et qui, par conséquent, appartiennent à l'ordre de la charité. Retrancher les visites ou les abrégés autant que les justes et légitimes convenances le permettent. Se donner ouvertement pour un homme tout dévoué aux occupations de son état, qui a renoncé au monde, qui se propose uniquement en toutes choses la gloire de Dieu et l'utilité spirituelle du prochain. »

Affaires temporelles. — Je ne dois plus m'en mêler qu'autant que la nécessité ou la charité m'y obligera : *Nemo mi-*

(1) Philipp. iv, 5.